

Les Asturies contées par les Belges

Asturias told by the Belgians

DOMINIQUE NINANNE

Professeur enseignement secondaire (Oviedo, Asturias)

Collaboratrice externe, Musée et Archives de la Littérature (Bruxelles)

ninannedo@gmail.com

Resumen

En el presente artículo proponemos seguir el rastro de varios autores, todos belgas francófonos, que se han interesado por Asturias en los siglos XIX y XX: Herman Bodson, Mathieu Corman, Albert Ayguesparse, Joseph Mélot, Albert t'Serstevens, Nojorkam, Jacques Izoard, Eugène Savitzkaya y Éric Brogniet. A través del estudio de sus obras, novelas, ensayos y poemas, analizaremos una serie de motivos recurrentes (la revolución de octubre de 1934, algunas costumbres y tradiciones, los paisajes, la gente) para determinar la visión de Asturias que surge de sus escritos.

Palabras clave

Literatura belga francófona, escritores viajeros, Asturias.

Abstract

This essay is an attempt to trace a number of authors – all of them Francophone Belgians – who have shown an interest in Asturias in the XIXth and XXth centuries: Herman Bodson, Mathieu Corman, Albert Ayguesparse, Joseph Mélot, Albert t'Serstevens, Nojorkam, Jacques Izoard, Eugène Savitzkaya and Éric Brogniet. Through the study of their work – novels, essays and poems – we will analyse a series of recurrent motifs (the 1934 October revolution, behaviours and traditions, landscapes, people) in order to determine the vision of Asturias that comes out of their writings.

Key-words

Francophone Belgian literature, travel writing, Asturias.

1. Introduction

La région des Asturies, discrète et si souvent méconnue de l'extérieur, est régulièrement à la recherche de ses racines et de son image. En témoignent les trois volumes de José Antonio Mases, *Asturias vista por viajeros románticos extranjeros y otros visitantes y cronistas famosos. Siglos XV al XX* (2001). À l'exception du récit de Laurent Vital¹ de l'arrivée de Charles Quint à Villaviciosa en 1517, suite aux aléas d'une navigation difficile, les voix belges sont absentes de cette anthologie de référence.

Nous proposons, dans cette étude, d'explorer les Asturies aux côtés de voyageurs belges – la plupart écrivains – francophones; parcours qui s'inscrit dans un double creux. Déjà évoqué, le premier est celui, dans les Asturies, d'une connaissance et d'une diffusion plutôt discrètes et parcellaires de la vision littéraire belge sur la région.² Signalons cependant d'ores et déjà l'initiative récente de l'association Local Cambalache (Oviedo), qui a réimprimé en février 2016 *Incendarios de ídolos*³, traduction en espagnol du livre *Brûleurs d'idoles* du Belge Mathieu Corman (1935) qui porte sur la révolution asturienne d'octobre 1934. Par ailleurs, si, au sein des Lettres belges, la présence de l'Espagne et de plusieurs de ses contrées comme Madrid, l'Andalousie ou la Castille, d'une part, et la résurgence de certaines périodes de son Histoire, dont le XVI^e siècle et la guerre civile, d'autre part, ont fait l'objet d'études approfondies, la représentation de la région des Asturies par les écrivains belges n'a pratiquement pas été explorée; les quelques travaux de Paul Aron, André Bénit et Marc Quaghebeur se penchent exclusivement sur les événements de l'Octobre asturien et le récit qu'en a fait Mathieu Corman.

Notre exploration des terres asturiennes fera une place de choix à *Brûleurs d'idoles*, que justifie la valeur historique unique de son témoignage. Nous suivrons aussi les pas d'autres voyageurs belges du XIX^e et du XX^e siècle, en mettant en lumière leurs attentes et

1 Laurent Vital (?-?): aide de chambre à la cour de Charles Quint, il accompagna celui-ci (roi de Castille et d'Aragon, mais pas encore empereur) pendant son premier voyage en Espagne en 1517. Le "Premier voyage de Charles Quint en Espagne de 1517 à 1518 par Laurent Vital" a été publié en 1881 dans le tome III de la *Collection des voyages des souverains des Pays-Bas*, à Bruxelles et est reproduit en partie dans l'anthologie *Le voyage en Espagne* de Bartolomé et Lucile Bennassar (1998).

2 Des chercheurs ou artistes asturiens s'intéressent par contre davantage aux mouvements migratoires entre la Belgique et les Asturies, à leurs relations économiques et artistiques. À cet égard, nous relevons les travaux du Professeur María del Mar Díaz González (Université d'Oviedo), dont l'article de 2015 "La poética de la minería en Asturias y su retórica, desde la influencia de las creaciones artísticas franco-belgas" in *Revista bibliográfica de geografía y ciencias sociales*, vol. XX, n° 1.116. La récente exposition de l'artiste d'Avilés Carlos Suárez (1969), *El vaciado de la huella belga* au Musée des Beaux Arts des Asturies, du 14 avril au 3 juillet 2016, est une réflexion sur la mémoire et l'identité asturienne menée à partir des archives de l'entreprise belgo-asturienne Real Compañía de Minas - Asturiana de Zinc.

3 Le livre a d'abord été traduit et édité en 2009, pour commémorer les 75 ans de la révolution asturienne. La presse locale (articles des 10 et 15 novembre 2009 et du 9 février 2016 de *La Nueva España*; article du 15 juin 2009 du *Comercio*) a fait l'écho, avec intérêt, de la publication et de la présentation du livre dans différents cercles asturiens (dont les Maisons de la Culture de plusieurs municipalités). Le livre peut être gratuitement téléchargé sur http://www.localcambalache.org/?page_id=38&c=busqueda&b=Incendarios.

ce qu'ils ont trouvé au cours de leurs voyages, en relevant les stéréotypes qu'ils reproduisent et, enfin, en soulignant, au sein de formes littéraires déterminées, ce qu'ils ont choisi d'évoquer et ce qui les a étonnés de cette région qui ne laisse jamais ceux et celles qu'elle accueille dans l'indifférence.

2. Participation belge à l'industrialisation des Asturies (XIXe siècle)

Dans le processus d'industrialisation asturienne du XIXe siècle, la ville de Liège, à la pointe des secteurs de l'industrie métallurgique et de l'extraction de charbon, a joué un rôle catalyseur. S'y sont rencontrés, en effet, des exilés nobles espagnols, ayant fui la monarchie absolutiste de Fernando VII, mais désireux de participer au développement industriel des Asturies, et des industriels et ingénieurs belges. Les négociations entre les parties et les apports de capital belge et espagnol des exilés ont débouché, en 1833, sur la création de la *Real Compañía Asturiana de Minas de Carbón*, sise à Arnao et Santa María del Mar (localités à proximité d'Avilés), devenue ensuite la Compagnie Royale Asturienne des Mines, Société Anonyme pour la production du Zinc.

Herman Bodson⁴, ingénieur wallon, a voyagé dans le Nord de l'Espagne aux mois de septembre et octobre 1843, une de ses nombreuses missions à l'étranger dans le but de rechercher des gisements de minerais. Une partie de ses mémoires est consacrée à son premier voyage en Espagne. Dans un style plutôt succinct, voire télégraphique, il y retrace jour après jour les différentes étapes du trajet, mentionne les personnes qu'il a rencontrées et mêle aux notes professionnelles (type de terrain, possibilité d'un gisement) ses impressions de voyage. Il a parcouru les Asturies aux côtés d'Adolphe Lesoinne⁵ et ensemble, ils sont passés par Nueva (près de Llanes), Villaviciosa, Gijón, Avilés, Arnao et Santa María del Mar, Mieres, Campomanes et le col de Parajes, qui sépare les Asturies de la Castille. Son appréciation de l'exploitation du charbonnage d'Arnao est loin d'être positive: les travaux entrepris récemment "ne devaient amener aucun résultat" et "le gisement ne pouvait exister que sous la mer [...]" (Bodson in Fréson, 1962: 15). Sa vision négative du Nord de l'Espagne, exception faite du port de Santander, contraste avec son émerveillement pour le patrimoine artistique castillan. L'ingénieur se plaint du mauvais état des routes asturiennes qu'il parcourt à dos de mule, des *posadas* au confort rudimentaire (odeurs nauséabondes, lits inconfortables, pas toujours de lieu d'aisance), de la nourriture exécration (poissons frits à l'huile, œufs sur le plat, pain de maïs, "stockfisch" – de la morue séchée). Bodson et Lesoinne se méfient aussi des habitants, de pauvres hères, qu'ils rencontrent – un mendiant qui serait un espion, un

4 Herman Bodson (1806-1871): ingénieur liégeois dont les compétences dans les matières minières et métallurgiques furent reconnues en Belgique et à l'étranger. Nous remercions le Professeur Antonio Niembro Prieto d'avoir partagé avec nous ses connaissances sur la *Real Compañía Asturiana de Minas* et de nous avoir fait connaître les mémoires de Bodson.

5 Philippe Adolphe Lesoinne (1803-1856): ingénieur, professeur de métallurgie à l'École des Mines de Liège et l'un des fondateurs de la *Real Compañía Asturiana de Minas*.

paysan qui cherche à leur soutirer de l'argent, leur racontant des balivernes, une aubergiste malhonnête. L'on en apprend peu sur les principales villes: de Gijón, Bodson signale le "petit port où les Anglais viennent chercher chaque année 4 à 5 navires de noisettes" (*id.* : 14); trois lignes lui suffisent pour décrire l'intérieur de la cathédrale d'Oviedo; à Avilés, il est bien reçu par un marquis possédant un agréable jardin. L'ingénieur fait preuve d'un regard davantage ethnographique quand il évoque "des sabots que les femmes portent et qui touchent par trois points seulement" et "des poteries en terre noire"⁶ (*id.* : 15) de la région. Enfin, la nature lui semble peu hospitalière. En route vers León, il doit traverser une chaîne de montagne; la route est bordée de précipices d'"une élévation effrayante" et l'auberge de Campomanes où il loge est "si élevée au dessus de la mer que le froid empêche les fruits de mûrir" (*id.* : 16).

3. Les Asturies dans la tourmente (années 1930)

Octobre 1934. La Seconde République espagnole, de droite sous le gouvernement Lerro, tremble. Mathieu Corman⁷ et Lucien Van Vye⁸ apprennent par les journaux les événements qui secouent l'Espagne. Le célèbre libraire ostendais Mathieu Corman, sympathisant des mouvements révolutionnaires depuis sa jeunesse et fasciné par l'Espagne, et le dénommé Lucien, font rapidement leurs bagages et enfourchent leur "motosaure", une antique motocyclette, en direction de la frontière espagnole. Le voyage sera l'objet du premier livre de Mathieu Corman, *Brûleurs d'idoles. Deux vagabonds dans les Asturies en révolte*, publié quelques mois après son retour à Ostende, en avril 1935, aux éditions Tribord, qu'il avait lui-même fondées.

Le texte, long de plus de deux cents pages, est à la croisée du récit de voyage et du reportage journalistique et les aventures – souvent burlesques – y côtoient le tragique d'une guerre. À l'instar de Geneviève Michel (Corman, 2009: 12), nous pensons que malgré certaines erreurs ou imprécisions, *Brûleurs d'idoles* constitue un témoignage direct et étranger⁹ exceptionnel de la rébellion asturienne et de sa répression.

Le récit à vif, qu'ancrent dans le réel les déboires du voyage, les dialogues avec les insurgés asturiens et les troupes gouvernementales, l'évocation des dégâts matériels, la trace de

6 Dans le premier cas, Bodson se réfère aux *madreñas*, sabots dont la semelle est maintenue sur trois pointes, ce qui permet de se déplacer sur des sols boueux; dans le second, il a certainement vu des récipients de la poterie noire de Miranda (près d'Avilés).

7 Nicolas-Mathieu Corman (1901-1975): fondateur des librairies Corman, éditeur, journaliste et écrivain belge de gauche. En 1934, en voyage aux Asturies, il fit la connaissance du ministre Indalecio Prieto. Il adhéra au Parti Communiste dès 1935. Journaliste en cours de la Guerre d'Espagne, il s'engagea dans les Brigades Internationales (unité de la brigade Durruti), et fut résistant de la Deuxième Guerre Mondiale.

8 Selon André Bénit (1998: 195), le compagnon de voyage de Corman serait le Belge Lucien Van Vye (1911-1993), officier de marine, journaliste et peintre occasionnel.

9 Le seul témoignage francophone des événements d'octobre 1934 cité par J. A. Mases dans son anthologie n'est pas direct. Il s'agit de la pièce de théâtre d'Albert Camus, *Révolte dans les Asturies* (1935). Camus, ami du peintre asturien Orlando Pelayo, y fait se confronter les ouvriers révolutionnaires et les bourgeois conservateurs et insiste sur la brutalité de la répression gouvernementale.

documents tels qu'une carte dessinée à la main, des tracts, des extraits d'articles de journaux, le dynamisme même de la narration (des sous-titres annonçant de petits tableaux, un langage oral ponctué de nombreuses exclamations et interrogations, des phrases et des paragraphes courts), est empreint de la présence poétique et mystérieuse du dramaturge belge Fernand Crommelynck¹⁰. Corman a repris une scène du début du *Cocu magnifique* où Bruno, après une longue séparation d'un jour, retrouve son épouse Stella et fait mine de se faire passer pour un autre homme (Crommelynck, 1921: 29-30) et l'a incluse, par fragments, dans le récit; les citations du texte théâtral n'ont pas de relation directe avec celui-ci.

Première apparition de Crommelynck: sur la couverture même, le titre est directement suivi de l'épigraphe "Vogue vogue la balancelle, aux bercelis de celui qui dis des l'adore". L'impression qui se dégage d'emblée est celle d'un décalage entre la violence et la dureté de termes du titre – "brûleurs", "vagabonds", "révolte" – et la poésie, la douceur de l'exergue. C'est un déchirement aussi que les voyageurs éprouveront au fil des péripéties du périple. L'amour que Corman déclare au début du texte – "J'aime l'Espagne. J'ai eu le coup de foudre lorsque je l'ai vue pour la première fois." (Corman, 1935: 11) – et la joie du voyage entrepris vont se heurter à l'horreur de la guerre, de la destruction, de la mort et se muer en profonde tristesse.

Le premier chapitre s'intitule "L'aventure" et est accompagné de l'épigraphe "Brillante, elle a demeuré seule. Elle a dormi, et ses rêves, c'est tout des oublies" (*id.* : 9): l'entreprise périlleuse apparaît comme précédée d'une pause rêveuse. Corman et Van Vye pénètrent en Espagne et, informés que "la province des Asturies s'est constituée en état communiste indépendant, après avoir massacré ou emprisonné toutes les forces dont disposait le gouvernement Lerroux" (*id.* : 20), ils s'y dirigent en passant par les Pics d'Europe. L'expédition de Corman et de son compagnon est placée sous le signe de l'aventure: "Sommes-nous venus en Espagne pour vivre une aventure? Nous décidons que 'oui'." "L'aventure nous possède [...]" (*id.* : 27). Il leur faut affronter les gendarmes à plusieurs reprises (une tactique efficace est de se faire passer pour des rédacteurs de livres de voyage qui parlent à peine l'espagnol et ignorent tout de la situation puisque le calme est assuré par les journaux gouvernementaux) et les insurgés inquiets de Potes qui attendent le retour des forces officielles et, même, négocier avec des bandits de grand chemin. Pour éviter les gendarmes, ils s'engagent sur de petites routes peu fréquentées et très vite, doivent surmonter de nombreux obstacles naturels: de la pluie, des tempêtes de neige, des chemins boueux et en mauvais état, des cols de montagnes où peine leur véhicule, des précipices. Dans les Pics d'Europe, aux abords de Potes (en Cantabrie), Corman, après avoir relaté la rencontre avec un loup, constate que cette région est "l'une des plus désertes et des plus inclémentes de l'Europe [...]" (*id.* : 35). Cette première

10 Fernand Crommelynck (1886-1970): un des plus importants dramaturges belges, né et décédé en France. Ses œuvres sont marquées par l'expressionnisme allemand et sa pièce-phare, *Le Cocu magnifique*, jouée pour la première fois en 1920 et publiée en 1921, est l'une des œuvres majeures du théâtre francophone de l'entre-deux-guerres.

partie enthousiaste du livre, empreinte encore de l'exaltation de l'aventure qui se présente à eux, est truffée d'innombrables anecdotes des facéties et forfanteries dont se gaussent les deux amis et se lit non sans un certain amusement. Prouesse ultime, à Infiesto où ils sont venus chercher la ligne de feu, ils obtiennent d'un colonel une autorisation pour se rendre à Gijón et à Oviedo.

À l'exception du deuxième chapitre du livre, "La révolution", qui retrace les faits révolutionnaires (du début du soulèvement, la nuit du 4 au 5 octobre 1934 à Sama de Langreo, à la répression par les troupes coloniales menées par le Général Ochoa et aux derniers combats à Oviedo), l'auteur n'offre au lecteur aucune date à propos de son périple. En recoupant les données historiques et le témoignage de Corman, l'on peut cependant supposer que celui-ci et Van Vye ont commencé leur voyage le 15 octobre¹¹, que, passés par Carrión de los Condes, Potes et La Hermida, ils se sont arrêtés pour la première fois aux Asturies le 17 octobre, plus précisément à Infiesto, village qui, selon les informations des villageois, avait été repris par les troupes gouvernementales le jour précédent; ils passent ensuite par Ribadesella et Colunga avant de gagner Gijón, probablement le 18 octobre. Les voyageurs ne se sont pas encore confrontés directement à la guerre et ils s'attachent à observer les insurgés et à recueillir leurs témoignages. Nulle trace sanglante de combats, seulement des arbres abattus, des ponts détruits, des routes coupées, des mines abandonnées, une maison incendiée, des bruits de mitrailleuses et le tocsin au loin. Ce qui est par contre manifeste, ce sont la haine envers le clergé dont l'emprise sur les villages est vivace (Corman raconte, par exemple, l'histoire de José à qui le curé empêche de fréquenter une jeune fille), l'empathie de la population pour les insurgés et sa crainte de la garde civile qui a durement réprimé les troubles précédents.

Dans ce chapitre initial resurgit une citation du *Cocu magnifique*: "Je boire la fraîche avec de lents chalumeaux, par l'infini, et dire merci autant que d'herbes." (*id.* : 58). L'auteur affirme ressentir une connivence profonde entre le texte de théâtre et ce qu'il vit; en effet, il a la sensation de "boire", d'"absorber" la nuit "opaque" d'un ciel sans étoiles, aux "nuages épais qui planent bas" (*id.*) – une nuit (si) asturienne. Le lecteur est alors comme invité à "absorber" le texte de Crommelynck inséré dans celui de Corman et à le projeter sur la révolte asturienne. L'épigraphie du premier chapitre apparaît alors sous un jour nouveau; ne pourrait-elle pas, en effet, se référer à cette région qui est en train de se réveiller seule, abandonnée par le reste de l'Espagne, face à ses rêves qui s'écroulent un à un, au rythme des villes et villages qui tombent aux mains des gouvernementaux?

"Quand le mauvais [les troupes gouvernementales?, pour Corman] reviendra, le cœur de la plaintive [les Asturies?] sera z'envolé" est l'exergue qui précède "La révolution" (*id.* : 101). Le récit du voyage s'interrompt et, dans ce deuxième chapitre, Corman fait part, de façon apparemment précise et détaillée (mais avec quelques erreurs), des événements qui

11 Un dessin (plutôt libre), signé par Labisse, illustre ce parcours aux pages 40-41 du roman. Le peintre surréaliste français Félix Labisse (1905-1982), grand ami de Mathieu Corman, était l'auteur d'une fresque reproduisant le portrait d'écrivains, qui ornait la librairie Corman.

viennent de se passer. Il raconte la prise des casernes de Sama de Langreo dans la nuit du 4 au 5 octobre par les insurgés, dynamite à la main, le soulèvement de la zone minière, l'entrée des insurgés dans Oviedo et l'attaque de ses principaux bâtiments. Il rapporte aussi des informations sur les tactiques de combat des révoltés (usage de la dynamite, prise des fabriques d'armes, etc.) et leur organisation en Comités révolutionnaires. Parmi les documents authentiques que Corman a intégrés dans le texte, se trouve, traduit en français, un arrêté d'un Comité daté du 9 octobre, concernant, à Oviedo, l'interdiction de pillage, la distribution de vivres et d'habits et la constitution d'une garde rouge. Dans son approche des raisons et de la nature de la révolte, Corman recourt à de nombreux clichés. Ainsi, à ses yeux, l'insurrection des mineurs est retournement contre ceux qui les ont humiliés. La défense de l'honneur serait propre au tempérament espagnol: "L'Espagnol – fût-il de la condition la plus humble – est très sensible aux égards et rien ne peut l'exaspérer comme une humiliation qu'il doit se laisser imposer." (*id.* : 106); elle révèle aussi un attrait pour le jeu avec la mort (certainement dû "au sang arabe coulant dans les veines espagnoles", *id.* :107), comme, explique-t-il, ce qui se passe dans les corridas. Le reporter lie aussi la force des insurgés asturiens et leur rage de vaincre au milieu sauvage et hostile où ils vivent et au tempérament belliqueux qui les a toujours animés; les topiques de la race celtique, des luttes contre l'envahisseur, dont la célèbre bataille de Covadonga, en 722, sont de mise:

De par la nature, les Asturies constituent un réduit défensif à peu près inexpugnable. Pour y parvenir, il est indispensable de s'engager soit dans les gorges profondes, souvent dominées par des murailles de plus de deux mille mètres, que les rivières ont creusées dans la montagne, soit de suivre les côtes en passant par les montagnes plus petites, mais fortement boisées, qui viennent se baigner dans la mer. Peu de terrains au monde se prêtent aussi facilement à la guerre d'embuscade si chère au tempérament ibérique.

Le caractère du terrain est en harmonie avec la nature de ses habitants. De race celtique presque pure, les habitants des Asturies se vantent d'avoir été, de tous les peuples espagnols, le seul à résister victorieusement aux invasions arabes et normandes; d'avoir été celui qu'il fut le plus difficile aux Romains et aux Visigoths de vaincre.

Ce sont encore les Asturiens qui vainquirent les Arabes dans la fameuse bataille de Covadonga, bataille qui fut le point de départ de l'expulsion des Arabes d'Espagne. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que douze cent quinze années plus tard, le prolétariat asturien songe sérieusement à libérer l'Espagne de ce qu'il appelle la "domination capitaliste" (*id.* : 111-112).

Corman présente, d'autre part, les forces répressives: gardes d'assaut, gardes civils et troupes de militaires envoyées par le gouvernement Lerroux. Il s'intéresse aux bombardements aériens terriblement destructeurs sur Oviedo et à la reprise de la ville par les légionnaires arabes que dirigeait le Général Ochoa. Il traduit aussi un tract lancé par avion ordonnant la reddition des villageois insurgés ("REBELLES DES ASTURIES, RENDEZ-VOUS", *id.* : 154). Corman se déclare neutre, mais la sympathie qu'il éprouve pour les insurgés perce dans

la véhémence avec laquelle il s'oppose aux récits des atrocités qu'ils auraient commises; rumeurs que le gouvernement Lerroux aurait diffusées pour discréditer le mouvement. Il confronte longuement des extraits de journaux de l'époque pour démontrer qu'il n'y eut ni enfants éborgnés ni prêtres torturés.

Presque toutes les Asturies ont arrêté les combats et après la révolution, c'est "L'apaisement". Après la tempête et l'agitation, le calme et les cicatrices: "Et moi je me suis égaré dans une forêt sauvage, j'ai fait naufrage au moins, j'ai bien vieilli, depuis le soir d'hier, dis, vieille nourrice?" (épigraphe qui suit le titre de ce troisième chapitre, *id.* : 165). Corman reprend le récit du voyage, probablement à partir du 18 octobre. Grâce au laissez-passer obtenu à Infiesto, Van Vye et Corman, se faisant à présent passer pour des journalistes, parcourent Gijón, qui ressemble à un camp militaire, puis Oviedo, dont les faubourgs Sud et Est sont toujours au combat. Dans la capitale bombardée, la désolation est extrême: partout des ruines, des incendies, des traces de balles et d'obus, des magasins vides, des morts et des blessés qu'on est en train de dégager, des militaires armés jusqu'aux dents, des légionnaires arabes surtout. Ce que voit Corman le mène à affirmer que "C'est sans aucun doute le plus important mouvement ouvrier que le monde ait enregistré depuis la révolution russe" (*id.* : 189). Surpris par ce qu'ils voient, les voyageurs se sentent découragés et aspirent à retrouver de la quiétude.

À Oviedo, ceux-ci reçoivent un sauf-conduit pour aller à León et, apprenant en premier des fonctionnaires de la Sûreté que des pourparlers de capitulation sont engagés, ils remontent sur la "motosaure" en direction de Mieres, avec l'intention de passer une nuit avec les insurgés. À Mieres, petite ville minière qui est effectivement sur le point de se rendre si le Général Ochoa y pénètre sans les troupes étrangères, Corman et Van Vye s'entretiennent avec des révolutionnaires. Sous la plume de Corman, les gendarmes et militaires sont surtout des hommes exténués qui, surpris de la présence des voyageurs, essaient d'en empêcher la progression. Les insurgés, quant à eux, sont dotés d'un visage et d'une voix. Dans "L'aventure", c'était José, l'amoureux malheureux; ici, c'est un "gaillard solide, sérieux et à l'aspect très convenable" (*id.* : 201) – et non pas le type de la brute sauvage des journaux – qui défend la révolution comme l'expression de la solidarité "des hommes de bonne volonté" (*id.* : 202) contre un régime capitaliste oppresseur et manipulateur. Corman et Van Vye sont aussi conviés à passer la soirée dans la famille d'un des révolutionnaires, en compagnie d'autres hommes ayant combattu; proposition qu'ils acceptent avec enthousiasme, car ils désirent en apprendre davantage sur "les conditions matérielles et morales de l'existence des ouvriers espagnols" (*id.* : 209-210). Corman rapporte par petites touches des anecdotes de combats et des bribes de la vie des combattants; ici encore, la valeur de ce témoignage de première main est incontestable.

Les voyageurs quittent la ville le jour suivant pour retrouver le soleil et la paix et affrontent une dernière fois l'horreur des cadavres sur la route de León. Le texte s'achève par

un épilogue intitulé “Dis moi donc...”, où l’auteur paraphrase le poème “J’aime l’âne” de Francis Jammes; commentaire qui souligne l’intelligence tranquille et résignée de l’animal, son indépendance aussi par rapport à celui qui le nourrit et l’exploite, et qui se termine par “L’âne est humble et fort ... comme le pauvre” (*id.* : 235-236). Une question s’impose encore: qui sont ces énigmatiques brûleurs d’idoles qu’évoque le titre du livre? Nos deux voyageurs, dont le témoignage direct vise à mettre en doute les discours de l’ordre établi et de la presse, relayant celui-ci? Les rebelles, aussi “brûleurs de cadavres” (*id.* : 223) et dynamiteurs d’institutions religieuses, politiques, économiques décevantes? Au lecteur d’émettre son jugement.

La révolte de 1934 a intéressé au plus haut point un autre auteur belge, le poète Albert Ayguesparse¹², dont nous n’aborderons que brièvement les déplacements littéraires puisqu’il ne s’agit pas à proprement parler de littérature de voyage. Ayguesparse connut l’Espagne d’avant la guerre de 1936, qu’il visita avec son ami écrivain Charles Plisnier, mais contrairement à Corman, il ne vécut pas de près les événements asturiens. Dans son *Poème pour trois voix* (1935), l’Octobre asturien est évoqué comme symbole d’une lutte écrasée (celle des plus démunis contre les Puissants, capitalistes cyniques), mais pas pour autant perdue: “C’est par un jour comme celui-ci / qu’ils ont fusillé à bout portant / dans les villages des Asturies / le socialisme / mais il y a un chant de liberté / dans la mémoire des hommes” (Ayguesparse, 1935: 219). Juillet 1936: la guerre civile éclate et les Asturies, fidèles à la Seconde République, résistent aux milices franquistes avant de tomber en octobre 1937. Dans *La mer à boire* (1937), Ayguesparse s’intéresse à nouveau au thème de la révolution ouvrière contre l’exploitation capitaliste. Dans le deuxième chant du recueil, le poète exhorte la jeunesse à “marcher” à l’encontre de l’opresseur et il donne comme exemple de soulèvement, celui des mineurs asturiens – “une grenade dans chaque main / les mineurs d’Oviedo marchent dans le matin” (Ayguesparse, 1937: 28). Le troisième chant menace avec plus de force encore les “héritiers” du pouvoir. L’écrivain belge clame la vivacité de la résistance asturienne. Le sang rejaillit: le “sang des mineurs” et celui des pauvres, qui “brûle”; le sang de la jeunesse; “le sang mal séché [qui] se remet à vivre / dans les villages suppliciés des Asturies”; “le vieux sang hérétique, solitaire et puissant / qui a donné tant de fil à retordre à la Sainte Inquisition” (*id.* : 43). Si la répression dans les Asturies, et l’extrême souffrance qu’elle a entraînée, est bien évoquée, elle n’est pas pour autant synonyme de défaite puisque le sang brûlant qui coule depuis les supplices de l’Inquisition permet le sang de la vie et des combats futurs. Comme le faisait Corman, Ayguesparse se tourne vers l’histoire de l’Espagne, ici celle de “l’Espagne noire” de Philippe II ayant hanté nombre d’écrivains belges francophones, comme

12 Albert Ayguesparse (1900-1996): trente-quatre années instituteur, il fut avant tout poète, romancier, essayiste, critique littéraire et animateur culturel. Homme aux convictions de gauche, il ne cessa de dénoncer l’oppression sous ses différentes formes. La guerre civile espagnole imprègne nombre de ses œuvres: *Notre ombre nous précède* (1953), *Teruel* (1965), *Écrire la pierre* (1970), *Les Mal-pensants* (1979), *La Nuit de Polastris* (1985). Écrivain consacré, il fut traduit en plusieurs langues, reçut de nombreux prix et fut nommé membre de l’Académie royale de langue et littérature françaises de Belgique en 1962.

l'explique Marc Quaghebeur (2003: 204), pour démontrer comment elle a forgé le caractère de ses habitants et mettre en rapport le présent avec le passé.

Dans les années trente encore, le diplomate Joseph Mélot¹³ a publié un volume intitulé *Asturies et Castille* (1936), illustré par Pierre Mélot. Il y traite des Asturies dans l'avant-propos et un premier chapitre long de cinquante pages. Il avertit son lecteur d'une certaine distance temporelle entre son livre et les séjours passés dans la région asturienne dans le cadre de ses missions diplomatiques, avant d'avoir été saccagée par la "haine des briseurs de cathédrales" (Mélot, 1936: 8) – les Asturies d'avant 1934. L'auteur précise aussi que les notes qu'il avait prises à l'époque faisaient partie d'un projet de publication intitulé "méditations sur la gloire espagnole" (*id.*). Dès la première page, Mélot s'insurge contre les "massacres et [...] destructions de monuments" provoqués par l'Octobre asturien, contre le "caractère antireligieux très nettement marqué" de l'insurrection, alors que "la région asturienne est une de celles où la foi catholique a les plus solides fondements" (*id.*). C'est dans une perspective explicitement chrétienne que le diplomate propose de dévoiler le "véritable" visage des Asturies et de retracer les premiers temps glorieux de la race espagnole soudée par "la foi, l'autorité, l'union" (*id.* : 10)¹⁴.

En s'étendant particulièrement sur la région montagneuse comprise entre Cangas de Onís et le sanctuaire de Covadonga, Mélot met en relation l'âpreté du paysage – des parois rocheuses, des forêts qui s'enchevêtrent, des torrents, des rivières – et "la sauvagerie primitive" des premiers rois du VIII^e siècle, dont le roi Pélage (Pelayo), véritables garants "d'une mission sacrée à remplir, et [d'] un sens très développé de la prééminence de race" (*id.* : 8). Les montagnes dangereuses côtoient les vallons bucoliques où s'entrelacent cours d'eau, forêts d'eucalyptus, de noyers et de châtaigniers, vergers de pommiers et de poiriers. À Cangas, le diplomate admire la "merveille" (*id.* : 17) qu'est le pont – dessiné d'ailleurs par Pierre Mélot – et le monastère de Sainte-Croix. Descriptions et illustrations se renforcent les unes et les autres. Un dessin de Pierre Mélot (*id.* : 21) représente des maisons aux balcons de bois avec, à l'avant-plan, un chariot tiré par deux bœufs. Un peu plus loin, Joseph Mélot évoque "les bâtiments des métairies à balcons de bois" de Covadonga et les paysannes vêtues pour la fête, "en coiffe du pays"; femmes en costume traditionnel ensuite représentées par Pierre Mélot (*id.* : 26). Par ailleurs, dans ses descriptions, Joseph Mélot se montre attentif aux bruits qui l'entourent. Ainsi, dans les ruelles, les "rustiques habitants" de Cangas sont chaussés de *madreñas*, produisant "un clic clac de castagnette qui n'est pas sans charme"; bruit auquel se mêlent "le grincement

13 Joseph Mélot (1873-1943): diplomate, il séjourna deux ans (1896-1897) en Espagne comme secrétaire de 2^e classe en poste à Madrid et poursuivit sa carrière de diplomate à Lisbonne, Berlin, Rome, La Haye, Athènes (comme ministre de Belgique à Athènes). Malgré une attitude très discrète en diplomatie, il joua un rôle fondamental dans les derniers temps de la participation de la Belgique à la Société des Nations.

14 En cela, Joseph Mélot est proche de la position que défendra l'écrivain et peintre François Maret (1893-1983), frère de Franz Hellens, dans *Les grands chantiers au soleil* (1938). Rallié à la cause franquiste, François Maret a parcouru le Nord de l'Espagne pendant la guerre civile, ce dont il témoigne dans ce livre; il y fait l'apologie d'une Espagne une et catholique, qui s'est forgée dans le refoulement des Arabes. Maret a fini sa vie à Gijón.

strident d'un chariot court aux roues de bois plein, et le piétinement étouffé des deux bœufs qui le tirent" (*id.* : 19). Mais les belles descriptions sont rapidement abandonnées au profit de l'explication historique. L'auteur dresse les premiers temps de la Reconquête et de la monarchie espagnole, à partir de Cangas de Onís et de Covadonga, et il manifeste une admiration sans bornes pour ce noyau frustré d'irréductibles chrétiens asturiens au "sang pur" (*id.* : 22), "sans mélange avec les races maures ou juives" (*id.* : 23), qui a pu donner naissance à la gloire espagnole. Foi et race sont incontestablement ses maîtres mots. C'est aussi une impression de dureté et de grandeur qui se dégage de sa perception de ces hauts lieux asturiens. Par exemple, lors d'une messe dans la grotte de Covadonga à laquelle il assiste, le diplomate est fasciné par les parois de rocs, les gouffres, par les cascades au bruit fracassant contrastant avec les tintements de la clochette du prêtre et par la présence des deux sarcophages à côté de l'autel – "l'un est celui de Pélage, l'autre celui d'Alphonse Ier. La légende veut que les deux premiers rois de la dynastie catholique renouvelée reposent ici côte à côte" (*id.* : 28).

Après avoir évoqué Avilés et ses anciens palais ornés d'écussons, puis Mieres, stigmatisée comme ville minière et ferment facile pour "les éléments révolutionnaires, communistes et socialistes [qui y] ont trouvé leur principal terrain de propagande" (*id.* : 36), Mélot s'attarde sur Oviedo. Il est sous le charme de la vieille ville, dont il soigne la description par le choix des adjectifs: "Des rues capricieuses et contournées, toutes en montées et en descentes, entassent un fouillis de toits surplombants, de balcons superposés, d'arcades basses qui rampent sous les superstructures débordantes" (*id.*). Notre voyageur connaît bien les lieux: il situe et décrit l'hôtel de ville, l'église de San Isidro, l'université. Il s'émerveille aussi sur la cathédrale d'Oviedo, à ses yeux, le "joyau de la région" (*id.* : 38). Tous les aspects de la cathédrale le charment: "D'extérieur, une tour admirable, [...] d'une sobre élégance. Le seuil franchi, l'aspect harmonieux de son vaisseau gothique et de ses nefs latérales, la richesse de détail et d'ornement des chapelles, du retable, du chœur et de l'arrière-chœur [...]" (*id.*). Joseph Mélot évoque aussi la Chambre Sainte: ses reliques et la *Cruz de los Ángeles* (la Croix des Anges), "filigrane d'or merveilleux de finesse, orné de rubis" (*id.* : 19); à nouveau, la légende retient son attention et il raconte celle qui entoure la célèbre croix d'Oviedo. Puis, c'est le tour de la *Capilla del Rey Casto*, panthéon des premiers rois, et du cloître, "d'une harmonie exquise" (*id.* : 40). Son enthousiasme est à son comble quand il déclare sentir vibrer, de toutes parts, le poids du passé:

Aussi, dans cette antique capitale, sur ses murs, dans cette église, dans les autres sanctuaires de la ville, partout la croix, sous sa forme locale de croix des anges, se multiplie comme le signe du triple salut: celui du genre humain, de la race espagnole, et celui de la monarchie catholique. C'est en même temps la marque de la civilisation (*id.*).

L'auteur s'indigne contre "les émeutiers 'sans Dieu'" (*id.*) de 1934 qui se sont acharnés contre les églises, la cathédrale et les couvents. Il rapporte les chiffres du "rapport officiel

du gouvernement espagnol sur les événements d’octobre 1934” (*id.* : 42) concernant les destructions et se demande si le panthéon et le cloître ont pu être épargnés de la barbarie révolutionnaire. Joseph Mélot clôt le chapitre consacré aux Asturies par un récit dépourvu de toute prétention de rigueur historique, où il retrace la généalogie des premiers rois qui ont déplacé la cour de Cangas à Oviedo, l’apogée d’Oviedo sous les rois Alphonse II et III et la suprématie de la ville sur les églises de Galice et de Compostelle. Le diplomate conclut que malgré la décadence d’Oviedo (la cour s’étant installée à León), la capitale asturienne resta longtemps, aux yeux de “toute la partie de la péninsule libérée” de la présence musulmane, “le Saint-Denis de l’Espagne” (*id.* : 51).

4. Regards ethnographiques (années 1950)

Presque vingt ans plus tard, deux voyageurs chevronnés, Albert t’Serstevens et Nojorkam consacrent quelques pages de leurs livres *Le nouvel itinéraire espagnol* (1951) et *Éventail espagnol* (1952) aux coutumes, paysages et monuments asturiens. Le contexte est nettement plus apaisé.

Fruit de quatre à cinq ans de parcours dans ce pays dont il prétend connaître les “moindres recoins” (1951: 8), le livre de t’Serstevens¹⁵ se présente comme guide d’“un itinéraire inédit” permettant à ses lecteurs de leur “faire connaître l’intimité de l’Espagne” (*id.* : 7), loin des sentiers battus ressassés par les guides de voyage. Albert t’Serstevens, sa compagne de voyage Marie-Jeanne et leur chat nommé Puma, dans leur berline munie de couchettes, découvrent les Asturies depuis le vertigineux col de Pajares. L’Espagne verte du Nord n’est pas la région de prédilection de t’Serstevens, pour qui l’aridité du paysage, la sécheresse, comme en Andalousie, révèlent l’âme du pays et sa grandeur. Dans les quelques pages qu’il consacre aux Asturies, il évoque brièvement un paysage vert et luxuriant qui contraste avec des traces visibles de l’industrialisation. À l’entrée d’Oviedo, c’est “un singulier mélange de cheminées d’usine avec une végétation quasi tropicale: le priapisme de l’industrie jailli de la brousse” (*id.* : 377); les alentours d’Infiesto sont une “région de charbonnages et de mines de cuivre absorbés par les reliefs de la montagne” (*id.* : 380).

À Oviedo, le voyageur s’intéresse à la Chambre Sainte de la cathédrale, dont le foisonnement des reliques – qu’il énumère – le fait sourire. Plus intéressante est son approche des constructions préromanes des alentours d’Oviedo, Santa María del Naranco et San Miguel de Lillo. Albert t’Serstevens en souligne tout d’abord l’importance: il s’agit des “plus rares échantillons de cet art préroman qu’on appelle ici *las obras de los Godos*, les œuvres des

15 Albert t’Serstevens (1884-1974): infatigable écrivain voyageur d’origine belge, ayant opté pour la nationalité française en 1937. Il a écrit une centaine de titres, récits de voyage, reportages, fictions se référant aux quatre coins du monde. Ami proche de Blaise Cendrars, t’Serstevens a séjourné à plusieurs reprises en Espagne. Correspondant de guerre pour un quotidien parisien, il a vu de près la guerre civile espagnole. Il a publié en 1933 *L’itinéraire espagnol*, qu’il a refondu en 1951, incluant l’Andalousie et l’Espagne du Nord, sous le titre de *Le nouvel itinéraire espagnol*; une seconde réécriture et réédition du *Nouvel itinéraire espagnol* eut lieu en 1963.

Goths” (*id.* : 377). Il avertit le lecteur de la pauvreté de ce qu’il va voir; en effet, ces sanctuaires sont à présent d’“humbles granges pour le bon blé des indulgences”, mais très “émouvants” (*id.* : 379). L’écrivain décrit de manière visuelle l’architecture intérieure de l’ancien palais du IXe siècle (mais connu comme église) qu’est Santa María, rapproche le monument du mausolée de Galla Placidia de Ravenne et s’attarde sur la grâce et la finesse byzantines des chapiteaux et des médaillons; tout à son admiration, il déclare: “C’est le roman qui balbutie encore avant de former et d’amplifier peu à peu ses admirables voix chorales, le plain-chant de l’architecture” (*id.* : 380). Quant à l’église de San Miguel, ce sont aussi les sculptures intérieures qui suscitent l’engouement de t’Serstevens, surtout “les admirables pilastres aux panneaux comme damasquinés” (*id.*) qu’il compare à la mosaïque ravennate.

Il est question aussi, dans *Le nouvel itinéraire espagnol*, de gastronomie. En route sur la côte orientale, les voyageurs dégustent de “plantureuses” (*id.*) truites saumonées à Arriondas; puis à Llanes, ils se font inviter par Pedro, un jeune homme en quête de travail à l’allure picaresque, à qui une auberge fait crédit et qui est très fier de l’accueil donné à ses hôtes. Ensemble, dans une auberge miteuse qui pourrait s’effondrer à tout moment, ils mangent de la *merluza frita* (du merlu frit), puis “de longs piments verts pareils à des enfants de crocodile frits dans l’huile”, “une débauche d’omelettes trop cuites” (*id.* : 383), du fromage et des fruits. Contrairement aux textes précédents, l’insurrection d’octobre 1934 ou la problématique sociale ne sont pas prégnantes. t’Serstevens se rend compte de la pauvreté des deux mineurs qui se font inviter à déjeuner par lui, mais estime que “ce sont de braves petits gars qui oublient la politique lorsqu’ils ont bien mangé, ce qui est, somme toute, la solution de tous les problèmes sociaux” (*id.* : 381).

Dans les Pics d’Europe (mais du côté cantabre), le voyageur est invité à une *romería*, “pèlerinage et fête champêtre” (*id.* : 409). C’est l’occasion pour lui de s’intéresser aux coutumes de la région. Il décrit avec précision le costume traditionnel montagnard des hommes et des femmes, et s’attarde sur les *madreñas*, sabots des villageois si bien adaptés “aux boues de ce pays pluvieux”, mais leur donnant “une marche pesante, à pieds plats, d’un effet assez divertissant” (*id.* : 410). L’intérêt de son témoignage réside par ailleurs aussi dans sa volonté de répertorier des traditions qui, remarque-t-il, commencent à se perdre sous l’influence de la musique américaine. Il explique avec force détails, mouvement après mouvement, comment se danse un *pericote* et il transcrit les paroles d’une *redondilla*¹⁶.

Quant à Nojorkam¹⁷, il éparpille dans son récit de voyage qu’est l’*Éventail espagnol* des anecdotes, des impressions, des documents. Le but de son voyage est de “voyager” et de “Dessiner. C’est-à-dire étudier.” (Nojorkam, 1952: 31); de regarder vivre les hommes

16 Le *pericote* est une danse de Llanes, à partir de mouvements de jambes essentiellement et la *redondilla*, un chant à quatre voix.

17 Nojorkam, pseudonyme de Norbert-Joris-Kamiel Schepens (1911-2003): écrivain voyageur, peintre et dessinateur de paysages et de genre. Il est l’auteur d’une douzaine de volumes de récits de voyage, d’essais sur les arts et la poésie. Nombre de ses récits de voyages portent sur la Péninsule ibérique et les pays de tradition celtique.

et les femmes. Tout l'intéresse et il accorde la même importance à la vie picaresque des petites gens, comme celle d'un cirneur de bottes qui ne le laisse pas en paix, qu'aux grandes valeurs, profondément traditionalistes ("une résistance morale vierge", *id.* : 67), du peuple espagnol.

Nojorkam s'enchant de caractère dépaysant et paradisiaque des monts asturiens: "Quoi de plus exotique qu'une forêt d'eucalyptus", s'exclame-t-il (*id.* : 61). Vagabondant pour observer comment les paysans s'occupent de leurs terres, il apprend qu'on peut pêcher du charbon dans les fleuves et il est décidément ravi de la nature qu'il découvre: "Aujourd'hui, sous le soleil radieux, cette rivière ne me communique que l'envie d'y pêcher des diamants" (*id.*).

Quand il se tourne vers la cathédrale d'Oviedo – sérieusement endommagée en octobre 1934 et pendant la guerre civile –, il fait preuve d'empathie, souffre comme elle quand il imagine les destructions par les bombes qu'elle a endurées. S'il est du côté de la victime, la cathédrale blessée semblable à "un vieillard qui aurait perdu un bras, mis un drapeau sur son infirmité, non un linceul" (*id.* : 33), il ne s'insurge pas pour autant contre les bourreaux. Accompagnée de la musique de l'office qui est en train d'être célébré et du tintement du clocher – "une fugue majeure" (*id.*) – et nimbée d'une lumière perçant le brouillard, la cathédrale s'élève, majestueuse, à côté d'"une forme spectrale dans un élan d'illumination: un Roi blanc qui se lève pour saluer le soleil" (*id.* : 34) – majestueuse description fantasmagorique du monument et de la statue du Roi Alphonse II.

Enfin, le voyageur manifeste le même souci de conservation de la mémoire que t'Serstevens. À Gijón, Nojorkam visite l'Institut Jovellanos avec l'intention d'y voir une collection de 796 dessins de la Renaissance italienne. La collection ayant été détruite en 1936, il relève, à partir de trois catalogues qu'il consulte, les dessins lui paraissant intéressants et les décrit sommairement de son regard d'artiste-peintre. Muni de son Guide bleu, il se rend aussi sur la côte occidentale, dans la localité du Pito, près de Cudillero, et pourvu d'une autorisation qu'il doit montrer au capitaine de la garde civile, il visite le palais et les jardins de la famille des Selgas, qui datent de la fin du XIXe siècle, mais dont l'architecture est renaissante. Reconnaisant d'avoir pu accéder à ce domaine privé où tout est soigné "avec un amour insigne des belles choses" (*id.* : 66), l'esthète raconte ce qu'il a vu et évoque les meubles, les tapisseries, les plafonds avant de juger, en quelques mots, des peintures de Rubens, Velázquez, Linton, Teniers, etc. de la collection du palais. Il témoigne, enfin, des traditions populaires et reproduit ainsi la partition d'un *perlindango*¹⁸ du village de Cudillero et en traduit en français une des versions.

18 Une danse, accompagnée d'une chanson contant l'éloignement des pêcheurs.

5. Séduction des paysages asturiens dans la poésie (années 1960-1980)

À partir de 1967, le poète Jacques Izoard¹⁹ a parcouru à plusieurs reprises les Asturies. Il connaissait particulièrement bien la vallée minière du fleuve Nalón, car il séjournait dans le village de Barredos, près de Pola de Laviana. Le cours d'eau a inspiré l'auteur qui, dans le recueil *Aveuglement*, *Orphée* paru en 1967, lui a consacré quatre poèmes. Des textes de Jacques Izoard, dont il ne faut pas chercher à tout prix à identifier le sens, mais plutôt laisser se déployer la musicalité, la suggestion, le tracé graphique des mots (Purnelle, 2012), éclot un foisonnement d'images. C'est une montagne qui ouvre les "poèmes du Nalón", où l'eau occupe une place essentielle. Le Nalón est une "rivière aux dents de soie", il "charrie mille truites au goût de cidre"; sa présence est nimbée de la lumière solaire ("les soleils du Nalón", Izoard, 1967: 58) et de musique ("l'eau de la parabole dont le chant arrondit les cailloux du Nalón.", *id.* : 59). Des éléments connus, associés à l'image des Asturies, l'on reconnaît la pluie et les mines: "et la pluie couvre ton chant de grands charbonnages purs" (*id.* : 58). Déchirement et transpercement s'imposent aux éléments de la nature: ainsi, "le sifflet menteur qu'un colibri déchire", "Les tuniques des châtaignes ouvertes en deux soleils, mille fuseaux perçants les encerclent, les flagellent..." (*id.*), "un déchirant chardon que coupe le cri d'un âne orange" (*id.* : 59). Une impression de simplicité et de pureté, enfin, semble envelopper le paysage et les êtres qui y apparaissent: "Tu es l'arbre qui naît dans la forêt de chaque enfant."; chardon et éclats solaires peuvent "rendre grâce au garçon voleur de fleurs, couronné de lumière et vêtu d'eau pure" (*id.* : 58). Plus énigmatique est un des poèmes du recueil *La chambre d'iris* (1976) qui fait allusion à Soto de Lorio, un village proche de Laviana, toujours sur le Nalón. Soto de Lorio est associé à l'eau et au drame. Le vers "Lorio des gués, des désastres" inaugure le poème. Puis, c'est un sentiment d'oppression qui émane des vers faisant surgir l'image, inattendue, d'Amérindiens ("carquois", "étui nègre", "Je polis la peau sableuse d'un séminole évanoui."). Les vers suivants insistent sur l'abandon d'une demeure "d'apparat", envahie par "les chardons", "dont les clés sont perdues". Le poème, finalement, fait apparaître des personnages d'un monde rural, mais sur le mode de la surprise: "J'assiste au rapt inouï des laitières et des lingères".

En 1975, Jacques Izoard s'est aussi rendu aux Asturies avec le jeune Eugène Savitzkaya (âgé alors de vingt ans)²⁰ et c'est ensemble que les deux poètes ont écrit *Rue Obscure*.

19 Jacques Delmotte, dit Jacques Izoard (1936-2008), a été professeur de français dans l'enseignement secondaire, poète prolifique (auteur d'une soixantaine de recueils), animateur culturel (au sein de la maison d'édition liégeoise L'Atelier de l'Agneau, spécialisée en poésie), fondateur de la revue *Odradek* et inspirateur de l'École de Liège de poésie. Les trois lettres que l'auteur nous a adressées pendant l'hiver 2002 témoignent d'une grande connaissance des Asturies et d'un intérêt sincère pour la région. L'avait particulièrement frappé le *bable*, le dialecte asturien déjà à l'époque revendiqué comme langue officielle et Izoard s'était même procuré une anthologie de poètes asturiens.

20 Eugène Savitzkaya (1955): poète et romancier né en Belgique d'une mère russe et d'un père polonais. Encouragé par Jacques Izoard, il a commencé à publier ses premiers poèmes au milieu des années 1970, qui lui ont valu une grande reconnaissance littéraire en Belgique et en France. Comme le souligne Carmelo Virone (1993), son

Calle Oscura (1975).²¹ Cette double partition est le fruit d'un voyage entre le 13 mai et le 7 novembre 1975, entre les Ardennes et les Asturies. Le dialogue, "mots échangés, main à main, rêve à rêve, encre à encre" (Savitzkaya, 1993: 154), est lancé par Jacques Izoard et les poèmes de l'un (en caractères typographiques droits pour Izoard et italiques pour Savitzkaya) répondent à ceux de l'autre, les questionnent, les transforment. C'est dans la deuxième moitié du recueil que l'on reconnaît le paysage asturien. Izoard prélève de petites touches aux Asturies rurales, faisant vibrer les sensations visuelles, auditives, gustatives et olfactives de la montagne, de l'eau des fontaines, torrents et rivières, des enfants, des hommes et des femmes (faucheur, mangeur de melon, aïeules, veuves, etc.), des outils des travaux des champs (haches, faux, sacs et cordes), des animaux de la campagne (vaches et bœufs, coqs, agneau, mais aussi loriots, cigognes, guêpes, lézards et truites), des végétaux de tous ordres (thym, orties, ancolies, figuiers), des produits de la nature tels le cidre qui "assaille les pieds des voyageurs"²² (*id.* : 142), le miel, le lait, les fruits frais et secs. Nombre d'aspects de cet univers évoquent la rondeur et l'engourdissement, le repli; abondent ainsi, parmi d'autres, les sabots, écuelles, cruches, pommes, châtaignes, meules, sacs d'herbes, chemins qui s'enroulent. Les villages semblent être plongés dans la brume et sur le point de s'endormir:

L'enfant rouge armé de haches brise le cœur du sabot. Greniers à grains sont géants assoupis.²³ Les bons garçons les aiment.
Nulle meule n'entoure le cou du gardien de maïs. L'orage s'est-il blotti dans l'étui d'un faucheur? Je cours au pré sans licou fêter la salive et le miel... J'emmène l'ami des champs plonger dans la rivière, préparer les coutures des châtaigniers blessés, découvrir coquilles d'eau claire, noisetiers dorés. Mais un sommeil abrupt couvre de poussière blanche celui qui ne dort pas (*id.* : 145).

Douceur et assoupissement aussi des Asturies de la mine, qu'évoque Savitzkaya:

Dormons sur le lac au siphon continu, évier de silice plus profond que les poches noires, que le poteau mitan blessé par trois mineurs, passants très doux dans le silence, embaumés dans leurs propres sacs avec piqueurs et masque (lampe sur la poitrine, respirent sans aspirer de fleurs, de lunules de chardon) (*id.* : 142).

À propos de la capitale asturienne, Izoard évoque le "prince des jets d'eau d'Oviédo" (*id.* : 147) et Savitzkaya, la *Calle Oscura* – de là le titre du recueil. La petite et sombre ruelle

écriture, particulièrement dans ses débuts poétiques (dont *Rue Obscure*), révèle une liberté totale par rapport au langage, produisant un effet de rupture à la limite de l'illisibilité; par ailleurs, elle dévoile une importance particulière accordée au physiologique – urine, salive, sperme, etc.

21 Livre édité par L'Atelier de l'Agneau (Liège). Les extraits cités ici proviennent du recueil publié en 1993 par Labor, dans le livre d'Eugène Savitzkaya *Mongolie, plaine sale. L'Empire. Rue Obscure*.

22 Servi, le cidre asturien est projeté dans un verre depuis une certaine hauteur pour être oxygéné; la dernière gorgée sert à rincer le verre et est jetée à même le sol.

23 L'on identifie les *hórreos* – greniers agricoles indépendants de l'habitation, qui informent le paysage rural asturien. Le *hórreo* se caractérise par un plan de base carré, un corps fait de planches verticales (sans clou) et un toit pyramidal à quatre pentes.

du cœur historique d'Oviedo devient, sous la plume du jeune poète, "*Rue Obscure: les maisons d'encens, les paliers d'herbe, les étages de papier jaune: tours d'odeur beige*" (*id.* :150).

Chez les deux poètes, et chez Savitzkaya bien plus encore, s'entrelacent de façon oppressante quiétude, arrachement et éclatement, rondeur et verticalité tranchante, plénitude et manque, douceur et cruauté; dualités qui atteignent les animaux, les choses, le *je* et le *tu* aux regards et paroles complices. La menace de destruction, latente dans le recueil, s'intensifie à sa fin. Le feu et l'étouffement dans une maison scandent le terme de *Rue Obscure*. Les deux auteurs font allusion à l'histoire espagnole de l'époque – l'exécution ordonnée par Franco, le 27 septembre 1975, de cinq prisonniers de l'ETA, condamnés à périr par le garrot:

Feu désert des hampes, des tiges et des troncs, feu troué des jambes. Au bout d'une corde, une montagne meurt, lointaine. Ce qui manque (*id.* : 150).

Amoureux des figuiers verts: cinq enfants, dans l'âtre, jettent leurs vêtements, puis lacèrent le ruisseau du loriot (*id.* : 151).

Le feu anéantit le lait perdu, lâché sur le sol plat. Anéantit le porche des bovins terrassés, unis sur le bûcher, dans la hutte vide, petite maison des suffocations, des absorptions de menthe (*id.* : 152).

Vis avec moi dans la maison d'étouffement où gisent cinq morts espagnols. Et brisons le silence en milliers de cris. Nous avons perdu un village vide au-delà des monts (*id.*).

Maison d'étouffement et d'averse où gisent des furets allongés, englués de salive, des lapins de combat, un masque sur les narines, une ceinture aux côtes (*id.* : 153).

Enfin, notre dernier guide est le poète Éric Brogniet. Ami proche d'une famille asturienne ayant vécu en Belgique, il lui a rendu fréquemment visite à Posada de Llanes pendant les printemps et étés des années 1970²⁴. Les carnets de notes tenus à l'époque ont servi d'inspiration au recueil *Asturies couleur du temps* (1989)²⁵, dédié à Jacques Izoard. Il s'agit d'une quarantaine de poèmes où se croisent phrasés courts et, plus souvent, amples et longs, parsemés de mots isolés, tranchants.

Une impression d'inquiétude se dégage des premiers textes; les questions s'accumulent, comme en quête de sens qui échappent, s'affrontent à l'inclémence des éléments et à la béance – "l'abîme" (Brogniet, 2001: 256), le temps qui passe, "amoncelé", "détruit" (*id.* : 254). Bientôt s'ouvre un monde profondément sensoriel. S'étire le silence, essence des villages, monts, côtes des Asturies. Dans une atmosphère abrupte, rude, le silence qui lui-même "tonne comme un coup de fusil" (*id.* : 261) est déchiré par le tonnerre et la détonation des averses, des orages, des roches ou des puissants courants marins. S'y mêlent aussi les effluves du

24 Entretien avec l'auteur le 3 septembre 2002 à Bruxelles. Éric Brogniet (1956) est l'auteur d'une trentaine de recueils de poésie et d'essais et de textes critiques; œuvre littéraire pour laquelle il a reçu le Prix Félix Denayer 2003 de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique. Il a fondé la revue poétique *Sources* et a dirigé la Maison de la Poésie et de la Langue française (Namur). En 2010, il a été élu à l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique.

25 Publié aux éditions Rougerie (Mortemart). Les citations sont issues de la réédition du recueil en 2001 dans *Poèmes I* aux éditions L'Arbre à Paroles.

“brouillard des averses” (*id.* : 251), des herbes distillées, des immenses tapis de verdure et de fleurs de montagne. Surtout, éclatent les couleurs. Le gris et le noir menaçants du brouillard, des rocs, des villages abandonnés et plongés dans la mort, contrastent avec l’or du soleil, du maïs, du sable et la transparence, la minéralité de l’air et la limpidité des lacs de montagne des Pics d’Europe. Paysages de terre et de mer se juxtaposent, mais se rejoignent dans le bleu et le vert: vert tendre des prairies, des pommiers, azur du ciel et des flots, bleu de l’orage, des cressons, des bourraches. Égaient encore ces Asturies si dures le rouge, le rose et le blanc de la neige et des bouquets de fleurs: il s’agit sans aucun doute d’un “paysage viril qui aurait des douceurs de femme” (*id.* : 264). C’est tantôt la vie de la montagne: “Un orage bleu bat les portes. Des appels trouent l’air. Puis, le silence pesant des monts comble à nouveau la vallée, le grand verdoisement parmi les rocs” (*id.* : 260). Ou la vie côtière:

Le grand désordre des galets tout éclatés de lumière, à San Antolin, est porteur d’un silence long, qui va bien à la main, qu’un glissement furtif fait rouler et qui tonne alors au ciel d’or de la grève en faisant fuir le congre sommeillant aux herbes monotones (*id.* : 271).

De ce paysage, où s’acharnent les contraires dans un mouvement vibratoire omniprésent (tout tremble, oscille dans ce recueil), s’élève une leçon de vie: le terroir asturien, “ce grand désert de rocs, d’herbes et de soleils brouillés” est semblable à un grand réceptacle qui, accueillant “indistinctement nos mouvements d’humeur sans aucune distraction” (*id.* : 265), permet de s’abstraire des fluctuations du monde. La poésie de Brogniet, dans certains passages, est auto-explicative; ainsi, à propos des lacs de Covadonga (*Los Lagos, II*):

Beauté toujours paradoxale! Elle réunit ici dans un mouvement de relations vibratoires des éléments comme opposés dans le jeu de sa composition. [...] le tremblement des eaux, par sa mobilité, donne vie à la masse entière et basculée des montagnes (*id.* : 267).

La deuxième partie du recueil est constituée de poèmes liés à des lieux ou des thèmes particuliers (*Los Lagos*, la zone minière, Altamira, des villages de la côte cantabrique, un défilé montagneux pour rejoindre la province de León). La figure du mineur reste caractéristique des Asturies; celui-ci est l’insurgé toujours en alerte, espoir d’un monde meilleur:

Pour les mineurs des Asturies

L’immuable vous traverse, sans une voix, sans un souffle de dépit. La grande leçon du ciel, c’est l’épargnée qui la dit. La maison écroulée sur sa rocaille, qui pointe vers l’azur le doigt d’une solive effondrée.

La beauté pour vous sera réflexive.

Ici, veille l’insurgé. Sur chaque guerre, le passant étend son ombre. Elle est considérable.

(Pola de Siero) (id. : 275).

L'éboulement avance vers le large son masque de proue. Par-dessus, le ciel fuit à la verticale, dans un tête-à-tête vertigineux avec l'azur. Contre le monde qui pèse, il y aura toujours un point d'appui, où faire basculer tout l'invisible.
(*La Huelga*) (*id.* : 276).

La fin du recueil amène le dévoilement d'“une évidence” (*id.* : 277), que rend possible la perte des repères allant de pair avec une imposition du silence, provoquée par la contemplation du paysage asturien:

Et toutes les conventions du beau s'écroulent et s'effondrent au moment même où, des pics d'Europe, dans un tonnerre de nuées qui s'engouffrent, une petite fenêtre d'azur s'ouvre au-dessus de la mer. Où fait irruption, par-delà démesure, le titanesque du ciel et des monts. Ce devant quoi nous nous taisons (*id.* : 278).

Dans la solitude et la démesure des éléments antithétiques des Pics d'Europe, se profile comme un retour, un autre lien au temps (“Le temps suspendu et retrouvé, par-delà ombres et clartés.”, *id.* : 279), à la parole (“Le dialogue alors nous est donné par surcroît [...]”) et au monde (une unité ciel-terre, quand “L'orage aimante, très haut, les sources.”, *id.* : 280).

6. Conclusion

Il est évident que les contributions des voyageurs belges brassent, à propos des Asturies, des images et hauts faits présents dans l'imaginaire collectif asturien et déjà relevés par les auteurs d'écrits historiques et de récits de voyage de l'anthologie de José Antonio Mases: ainsi, la bataille de Covadonga, la figure du mineur et les événements d'Octobre 1934, la pauvreté d'une région rurale, son isolement dû à la rudesse de sa nature. Il reste à souligner ici ce que les auteurs belges ont fait de ces images et événements, les modelant au gré de leurs attentes et de leurs propres représentations.

À l'instar d'autres écrivains belges qui se sont penchés sur l'Espagne, les textes de nos voyageurs dans les Asturies plongent dans l'Histoire, sans pour autant recourir à l'époque de Charles Quint et de Philippe II, incontestable source de prédilection dans l'imaginaire belge. Première incursion de l'Histoire: les prémices de la Reconquête qui auraient particulièrement forgé le tempérament combattif asturien; celles-ci mises au service de la lutte antifasciste, selon Mathieu Corman, ou à celui de la défense de la race, de la foi et de l'union, pour Joseph Mélot, qui, au seuil de la guerre civile, ne cache pas sa sympathie pour l'esprit d'un régime qui va persister de longues décennies en Espagne. D'autre part, l'insurrection minière et ouvrière de 1934, qui a marqué de son sceau les Asturies, impressionne les écrivains belges. Rappelons d'abord que tous les textes abordés dans cette étude insistent sur la présence minière et industrielle configurant le paysage asturien; la proximité avec l'histoire économique

et le paysage de la Wallonie n'est certainement pas étrangère à ce regard. Par ailleurs, quant à l'Octobre asturien, le témoignage direct qu'offre Corman, loin d'être objectif, entraîne le lecteur dans son exaltation de la figure du mineur et de l'ouvrier pauvre, accusés à tort de barbarie, qui luttent pour un idéal. L'exaltation devient extase dans les poèmes d'Albert Ayguesparse où le sang versé au combat est un héritage vivant et intarissable. La cathédrale endommagée, que décrit Nojorkam, rappelle la souffrance qu'ont vécue les Asturies. Les poètes contemporains, enfin, n'abordent pas clairement les événements de 1934, mais rendent aussi leur hommage particulier aux mineurs. Jacques Izoard et Eugène Savitzkaya mettent l'accent sur une forme de douleur qui serait la leur – ainsi, les mineurs “embaumés”, qui, masque sur la tête, “respirent sans aspirer de fleurs” – et l'étouffement évoqué à leur propos resurgit dans la brutalité du supplice imposé par Franco aux cinq prisonniers de l'ETA, ce qui révèle une autre irruption de l'Histoire. La vision d'Éric Brogniet, insufflant aux mineurs et aux mouvements sociaux (un des poèmes s'intitule d'ailleurs *La Huelga*, la grève) une force immuable, à même de faire changer un monde pesant, rejoint celle d'Ayguesparse.

Nos écrivains, au rythme de leurs voyages, ont rencontré des Asturiens. Dans leur approche, les stéréotypes restent prégnants: outre l'aura qui entoure les mineurs et un caractère entier, fidèle à l'honneur, résistant aux adversités, qui serait propre aussi au tempérament espagnol, ce sont des comportements picaresques que relèvent Henri Bodson, et bien plus tard, Albert t'Serstevens et Nojorkam. Miséreux, certains Asturiens dépeints n'hésitent pas à faire tourner à leur avantage tout type de situation, tout en conservant leur fierté. En général, ce sont des gens humbles et des travailleurs, dont font connaissance nos voyageurs. Une certaine fragilité ou la présence d'un drame planant sur eux caractérisent par ailleurs ceux qu'évoquent Izoard et Savitzkaya. De leur côté, après l'agitation de la révolte de 1934, les entités collectives que sont les villages asturiens semblent être plongées dans une tranquillité, voire une torpeur, manifeste.

Ce qui est à présent considéré comme le joyau patrimonial des Asturies – les monuments de l'art préroman – est seulement décrit par t'Serstevens. L'on en apprend davantage sur la cathédrale d'Oviedo, mais force est de constater que le patrimoine artistique asturien n'interpelle que peu nos voyageurs. C'est le paysage qui s'impose, quasi impérieusement, à eux. Bodson et Corman sont confrontés à la difficulté même de la progression sur des routes périlleuses, rendues impraticables par un temps inclément. Les autres écrivains expriment la rudesse, la beauté et la saveur d'une nature où le majestueux – parfois vertigineuses, mer, rivières, cascades, lacs, ciel tourmenté, forêts, greniers à grains – côtoie le petit et le simple – mets de la terre (lait, miel, cidre, châtaignes, pommes), outils et objets divers, dont les *madreñas*. Le quotidien apparaît aussi à travers les danses, chants et costumes traditionnels. Enfin, la perception même de la nature asturienne constitue, pour les auteurs contemporains, une source de quête et le voyage entrepris se recouvre d'une dimension initiatique.

Références bibliographiques

- AYGUESPARSE, Albert. 1935. *Poème pour trois voix*. Bruxelles, Éditions Labor.
- AYGUESPARSE, Albert. 1937. *La mer à boire*. Paris, Éditions Soutes.
- BÉNIT, André. 1998. *La guerre civile espagnole dans la littérature belge*. Paul Nothomb: *histoire, romans et mythes*. Thèse de doctorat, Universidad Complutense de Madrid.
- BENNASSAR, Bartolomé et Lucile. 1998. *Le voyage en Espagne. Anthologie des voyageurs français et francophones du XVIe au XIXe siècle*. Paris, Robert Laffont (coll. Bouquins).
- BROGNIET, Éric. 2001. *Poèmes I*. Amay, L'Arbre à Paroles.
- CAMUS, Albert. 1962. "Essai de création collective. Révolte dans les Asturies. Pièce en quatre actes" in *Théâtre, récits, nouvelles*. Paris, Gallimard (coll. Bibliothèque de la Pléiade), 395-438.
- CORMAN, Nicolas-Mathieu. 1935. *Brûleurs d'idoles. Deux vagabonds dans les Asturies en révolte*. Ostende-Paris, Tribord.
- CORMAN, Nicolas-Mathieu. 2009. *Incendiaris de ídolos. Un viaje por la revolución de Asturias*. Traduction de Carlos García Velasco, prologue de Geneviève Michel, postface de Geneviève Michel et Carlos García Velasco, biographie de Paul Aron. Oviedo, Cambalache.
- CROMMELYNCK, Fernand. 1921. *Le Cocu magnifique. Farce en trois actes*. Paris, Éditions de la Sirène.
- FRÉSON, E. 1962. "Mémoires de Herman Bodson, ingénieur" in *La vie wallonne*, n° 297, 5-29.
- IZOARD, Jacques. 1967. *Aveuglement, Orphée*. Bruxelles, Henry Fagne.
- IZOARD, Jacques. 1976. *La chambre d'iris*. Awan-Aywaille, Fond de la Ville.
- MARET, François. 1938. *Les grands chantiers au soleil. Avec une lettre à M. Georges Bernanos*. Paris-Bruxelles, Fernand Sorlot et Office de publicité S.C.
- MASES, José Antonio. 2001. *Asturias vista por viajeros románticos extranjeros y otros visitantes y cronistas famosos. Siglos XV al XX*. Gijón, Ediciones Trea.
- MÉLOT, Joseph. 1936. *Asturies et Castille*. Paris-Bruxelles, P. Lethielleux (coll. Durendal).
- NIEMBRO PRIETO, Antonio. 2002. "L'ingénieur et l'écrivain: tribulations dans le Nord de l'Espagne" in *Versus. Études offertes à M. le Professeur Millán Urdiales*. Oviedo, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Oviedo, 123-129.
- NINANNE, Dominique. 2002. "Brûleurs d'idoles de Mathieu Corman : deux Belges dans les Asturies révolutionnaires d'octobre 1934" in *Versus. Études offertes à M. le Professeur Millán Urdiales*. Oviedo, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Oviedo, 131-134.
- NOJORKAM. 1952. *Éventail espagnol*. Gand, Édition Saturne.
- PURNELLE, Gérald. 2012. "Lire Izoard" in *Culture, le magazine culturel en ligne de l'Université de Liège*. < http://culture.ulg.ac.be/jcms/prod_909293/fr/lire-jacques-izoard >
- QUAGHEBEUR, Marc. 2003. "Le Mythe de l'Espagne dans l'imaginaire littéraire belge" in Bertrand, Jean-Pierre et al. (dir.). *Histoire de la Littérature belge. 1830-2000*. Paris, Fayard, 203-216.
- SAVITZKAYA, Eugène. 1993. *Mongolie, plaine sale. L'Empire. Rue Obscure*. Préface de Mathieu Lindo, lecture de Carmelo Virone. Bruxelles, Labor (coll. Espace Nord).
- T'SERSTEVENS, Albert. 1951. *Le nouvel itinéraire espagnol*. Paris, Éditions SEGEP.